

EMILE CORRA

HOMMAGE GÉNÉRAL
AUX MORTS DE 1914-1918

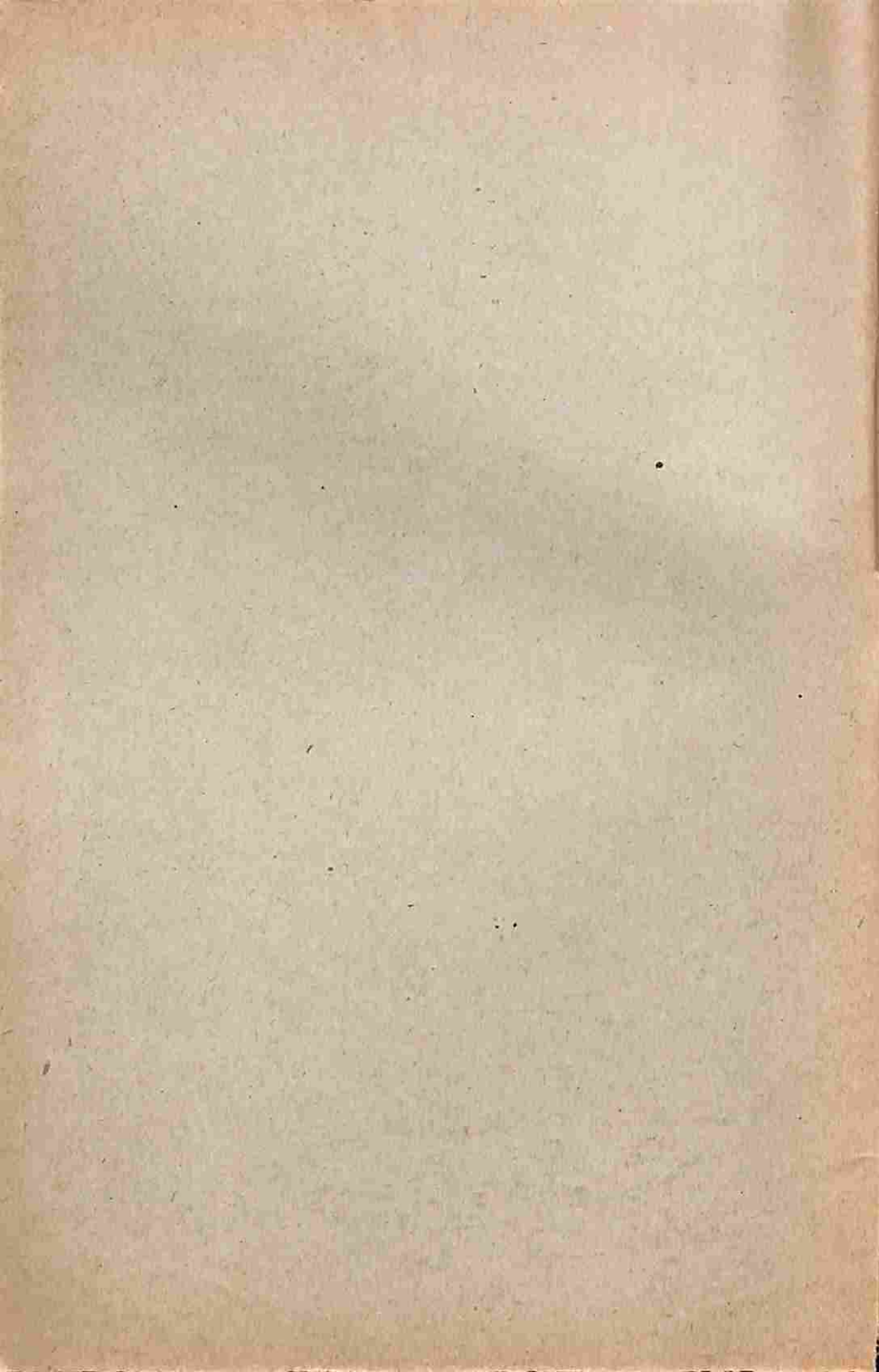
PRIX : 1 fr. 50

PARIS

REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE

Rue de Seine, 54

1922



EMILE CORRA

HOMMAGE GÉNÉRAL
AUX MORTS DE 1914=1918

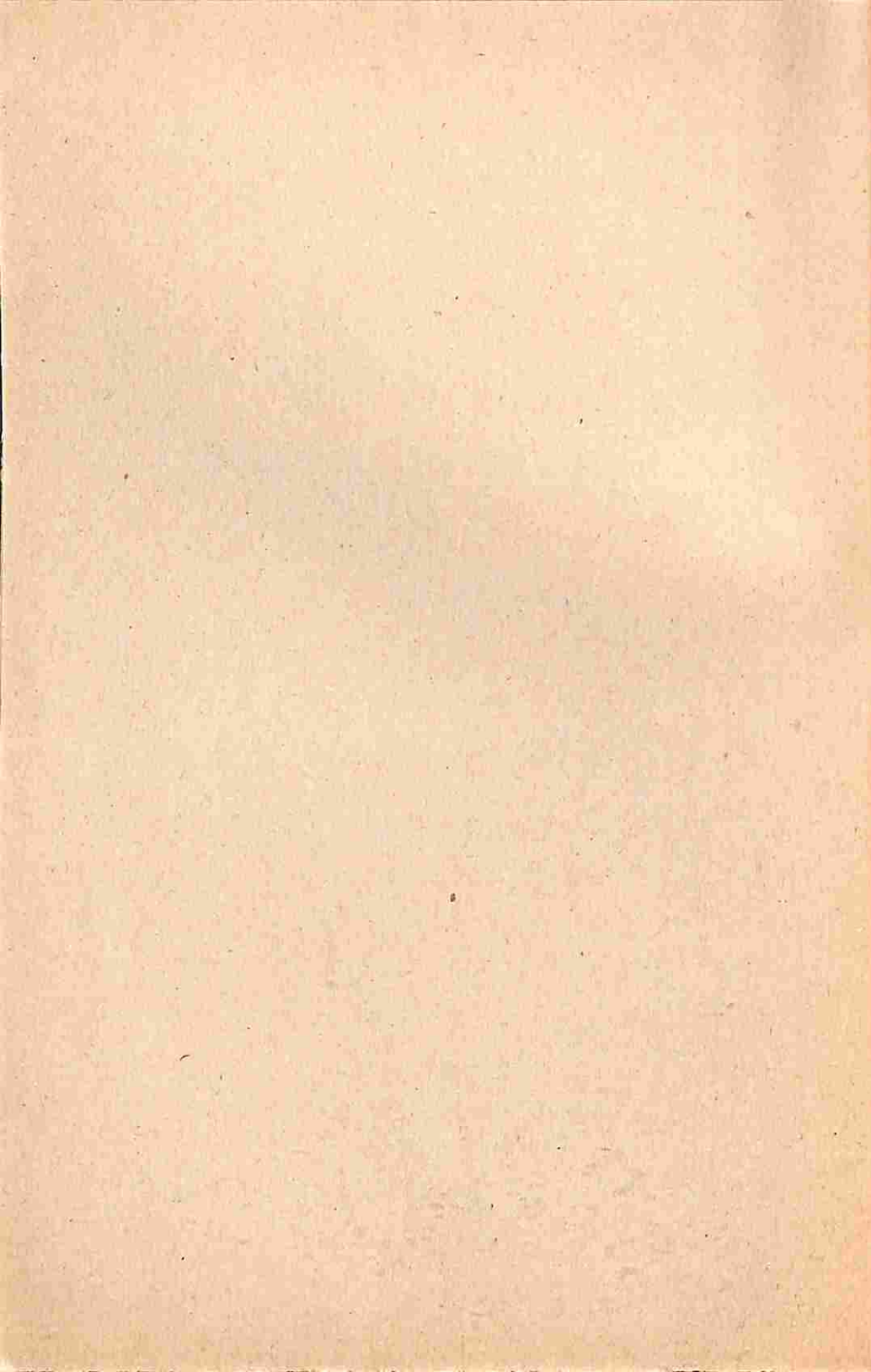
PRIX : 1 fr. 50

PARIS

REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE

Rue de Seine, 54

1922



Hommage général

aux Morts de 1914 - 1918 ⁽¹⁾

La fête philosophique des morts, instituée par Auguste Comte, a pour objet la glorification de tous les anonymes qui, dans le cours des âges écoulés, en quelque lieu que ce soit, ont contribué à l'organisation, à la vie et au développement de l'Humanité.

Jamais hommes n'ont plus consciemment, ni plus consciencieusement, rempli ce devoir naturel que les innombrables légions de ceux qui sont morts de 1914 à 1918, pour la défense de la civilisation menacée.

Je me propose, cette année, de leur rendre spécialement hommage, et je ne puis mieux le faire, je pense, qu'en passant rapidement en revue les principaux épisodes de la sublime épopée au cours de laquelle ils ont arrosé la terre de leur sang, et en rappelant les efforts convergents de tous les peuples qui ont concouru à la victoire finale du droit sur la force, de la morale internationale sur les scélératesses de la politique.

(1) Discours prononcé, le 25 décembre 1921, à l'occasion de la fête générale des morts, au siège de la Société positiviste, 54, rue de Seine, à Paris.

Ce faisant, je me bornerai, d'ailleurs, à mettre en pratique la conception positiviste du culte des morts qui consiste beaucoup moins, selon nous, dans des effusions mélancoliques envers eux, que dans la commémoration motivée de leurs services et de leurs vertus, pour l'instruction et la moralisation des vivants.



La guerre, déchaînée en 1914, fut longtemps et savamment préméditée par l'Allemagne qui nourrissait l'ambition délirante de devenir la reine du monde.

Pour atteindre ce but, elle avait comploté de se précipiter, d'abord, sur la France, comme une bête fauve sur sa proie, de la terrasser par surprise et de la dépecer à son aise, elle et ses colonies ; elle avait le projet de se jeter ensuite sur la Russie et de lui infliger le même sort, de manière à pouvoir étendre ses tentacules du Havre à Saint Pétersbourg, comme des cartes géographiques, impudemment éditées et mises en vente, l'indiquaient.

L'Allemagne rêvait, en outre, de subordonner tous les peuples de l'Europe centrale et de l'Asie-Mineure jusqu'à Bagdad, de ravir à l'Angleterre l'empire des mers, celui de l'Égypte et de l'Inde, et, au Japon, celui de l'Extrême Orient.

Bref, l'Allemagne fanatisée se considérait comme un peuple élu par une providence surnaturelle, émerveillée par la transcendance de ses mérites, pour constituer une monarchie universelle, ayant mission d'extirper ou de régénérer « les races pourries du monde. »

Dans tous les cas, les caractères résolument offensifs de la guerre inexpiable qu'elle déclara sont nettement accusés : par l'insolent ultimatum adressé par l'Autri-

che à la Serbie, abusivement rendue tout entière responsable d'un crime individuel, et, par l'Allemagne elle-même, à la Russie et à la France ; par la résistance opposée à toutes les propositions conciliatrices de l'Angleterre ; enfin par les cyniques propos du chancelier de Bethmann-Holweg déclarant : à l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, que « la neutralité n'est qu'un mot », que « les traités sont des chiffons de papier » ; et, au Reichstag enthousiasmé (séance du 4 août 1914), que l'armée allemande a envahi le Luxembourg et le territoire belge, contrairement au droit des gens, mais que « nécessité n'a pas de loi. »

L'Allemagne était, en effet, tellement ivre d'orgueil qu'elle ne se reconnaissait plus aucun devoir envers autrui et que, selon l'expression de l'un de ses écrivains les plus représentatifs, elle pensait que « l'histoire ne lui demanderait pas les raisons de son triomphe. »

C'est pourquoi, dès son origine, la guerre de 1914 ne fut pas seulement une guerre de patries rivales, jalouses de leur indépendance et de leur dignité. Ce fut une guerre du droit contre la violence, de la civilisation moderne contre la résurrection de la barbarie des vieux âges, de la paix contre la guerre. Les premiers peuples qui la subirent furent légitimement autorisés à proclamer qu'ils combattaient, non pas simplement pour leurs intérêts particuliers, mais pour des intérêts et des principes nécessaires à l'existence et à la sécurité de toutes les nations.

Je vous convie à témoigner aujourd'hui notre reconnaissance collective aux innombrables héros qui ont sacrifié leur vie pour la défense de ces intérêts, en commençant par les nations martyres, la Serbie et la Belgique, premières victimes du guet-apens et du

brigandage systématique des empires centraux de l'Europe.

*
*
*

L'Autriche déclara la guerre à la Serbie, le 28 juillet 1914, et, dès le lendemain, Belgrade, sa capitale, reçut les premiers coups de canon ; elle dût être évacuée. Mais l'ennemi ne put franchir le Danube, et, quoique épuisés par les deux guerres balkaniques qu'ils avaient précédemment supportées, les Serbes, aidés des Monténégrins, infligèrent, en Bosnie, un si sérieux échec aux Autrichiens, qu'en décembre 1914, ils ramenèrent triomphalement leur vieux roi dans Belgrade.

Pour venger cet humiliant affront, les Autrichiens durent, non seulement faire appel au concours des Allemands, mais subir leur commandement. Pliant sous la masse de ces forces combinées, abandonnés par les Grecs, trahieusement attaqués par les Bulgares, privés de tout secours efficace, les Serbes défendirent, avec ténacité, leur territoire ; sur lequel l'ennemi se complut aux plus odieux ravages ; ils l'évacuèrent, au cœur de l'hiver de 1915, en franchissant les montagnes de l'Albanie dans des conditions affreuses. Néanmoins leur armée échappa au désastre d'une capitulation ; ses intrépides débris, une centaine de mille hommes, purent être recueillis à Durazzo et transportés dans l'île de Corfou. Reformée, l'armée serbe fut ensuite concentrée à Salonique, d'où, en 1916, elle participa brillamment à la première offensive contre les Bulgares et, en septembre-octobre 1918, à la délivrance de sa patrie.

*
*
*

La Belgique fut l'objet d'un traitement plus révoltant encore ; car, dans son cas, l'agression, dénuée de

tout motif, fut accompagnée d'un parjure, la Prusse s'étant, conjointement avec l'Angleterre et la France, engagée à respecter et faire respecter la neutralité de ce pays.

Invité à consentir à la violation de cette neutralité, en accordant aux troupes allemandes la liberté de traverser son territoire, sous réserve de justes dédommagements ultérieurs, le gouvernement belge répondit fièrement qu'en acceptant ces propositions, « il sacrifierait l'honneur de la Nation, en même temps qu'il trahirait ses devoirs vis-à-vis de l'Europe », et, intrépidement, il opposa les quelques milliers d'hommes dont il disposait, aux multitudes allemandes qui voulaient traverser la Meuse.

Celles-ci durent exterminer cette phalange de héros spartiates et réduire les forts de Liège en poussière, l'un après l'autre, avant d'avancer. Leur marche fut ainsi retardée de six jours. L'attaque brusquée qu'elles devaient exécuter contre la France put être parée et tout le sort de la guerre se trouva, de la sorte, modifié.

Les Allemands en eurent tellement conscience, qu'affolés par la rage, ils commirent, en Belgique, les pires excès, fusillèrent frénétiquement les habitants désarmés, les femmes, les enfants, les vieillards mirent à sac la ville de Louvain et livrèrent aux flammes les trésors artistiques et littéraires, inestimables, qu'elle renfermait.

Loin de démoraliser le peuple belge, ces essais de terrorisme exaltèrent sa résolution de résister jusqu'à la dernière extrémité. Réfugiée dans Anvers, son armée inquiéta les derrières de l'ennemi, jusqu'au 11 octobre, date à laquelle, quittant cette ville que le bombardement rendait intenable, elle se replia sur le front anglo-français.

Furieusement attaquée, avec ses alliés, pendant vingt jours consécutifs, cette armée fut obligée d'abandonner la rive droite de l'Yser ; mais, en ouvrant les écluses de Nieupoort, elle étendit, entre elle et les Allemands, une inondation permanente, grâce à laquelle elle put conserver intact, jusqu'à la fin des hostilités, un lambeau du territoire national, inclus entre la rivière et la mer.

Répondant à l'appel de leur chevaleresque roi, les soldats belges se montrèrent, en effet, bien déterminés, pendant cette longue et douloureuse épreuve, « à ne plus porter leurs regards qu'en avant et à considérer comme traître à la patrie celui qui prononcerait le mot de retraite sans un ordre formel ».

* * *

Sur la lisière du territoire belge violé, à Mons, l'armée allemande rencontra, à l'extrême gauche de l'armée française, ce que Guillaume II appelait imprudemment « la méprisable petite armée anglaise. »

Hésitante jusqu'à la violation de la neutralité belge, l'Angleterre, en effet, se hâta, dès que cet odieux attentat fut commis, de répondre à l'invitation que la Belgique lui adressa de faire respecter cette neutralité, suivant ses engagements de 1830 ; elle transporta immédiatement sur le continent toutes ses troupes disponibles, en les invitant à combattre, « pour la sauvegarde et l'honneur de l'empire. »

Après trois jours de résistance opiniâtre, ces troupes, à peine concentrées, fléchirent, comme les nôtres, sous le poids du nombre. Ce temps durant, elles n'en arrêtaient pas moins l'aile marchante de l'armée allemande et sa tentative de débordement de l'armée française.

« La méprisable petite armée anglaise » prit ensuite

part à la retraite générale, consécutive à la bataille de Charleroi ; elle soutint courageusement cette retraite, à Guise ; elle occupa, toujours à l'extrême gauche de l'armée française, une importante place de combat dans la bataille de la Marne, et, de jour en jour renforcée, elle nous seconda puissamment dans la poursuite de l'ennemi refoulé, au cours de la manœuvre destinée à lui interdire la prise de Calais, et dans l'organisation générale des fortifications de campagne, édifiées pour paralyser toutes ses tentatives ultérieures de pénétration.

Dans cette organisation, un secteur rapproché de sa base, celui de l'Artois et de la Flandre, fut immédiatement confié à l'armée anglaise.

Pour l'occuper, des contingents de volontaires, dont le nombre atteignit jusqu'à 3.000.000, furent formés, rapidement instruits, dotés de cadres improvisés, et jetés bravement dans la bataille ; mais il devint bientôt manifeste que ce mode traditionnel de recrutement de l'armée anglaise, même renforcé par l'apport de tous les dominions et des colonies, et de quelques contingents portugais, ne suffisait pas à alimenter l'effroyable consommation d'hommes que les guerres actuelles exigent. A l'instigation prévoyante de lord Kitchener, principalement, la conscription générale et obligatoire fut adoptée pour toute la durée de la guerre, et, en 1916, l'opinion publique impatiente réclama le remplacement du premier ministre Asquith, jugé trop hésitant, par M. Llyod George, qui, en effet, accentua rapidement la vigueur de la participation de l'Angleterre à la lutte.

Abondamment pourvue d'effectifs, d'artillerie et de munitions, dotée de nouvelles machines de guerre très ingénieuses, les tanks, l'armée anglaise entreprit de démolir le front ennemi qui lui était opposé, en Picar-

die, en le martelant et l'attaquant chaque jour, sans jamais laisser la possibilité de le reformer ; elle réussit si bien qu'elle contribua à faire cesser les attaques sur Verdun et qu'elle eût, la première, la joie de voir, en février-mars 1917, l'armée allemande se dérober devant elle et lui céder une grande partie du terrain qu'elle occupait dans cette région.

En revanche, lorsque les Allemands se trouvèrent en état de reprendre l'offensive, au printemps de 1918, c'est sur les Anglais qu'ils firent pleuvoir la grêle de leurs premiers coups ; c'est contre eux qu'ils s'acharnèrent, pendant plusieurs semaines, dans l'espoir de les mettre dans l'impossibilité de se maintenir ou de conserver les communications directes de leur île, avec le nord de la France.

Nos alliés durent alors faire de très lourds sacrifices et payer chèrement le terrain qu'ils conservèrent ; mais ils ne témoignèrent aucune lassitude, comblèrent, avec impassibilité, les vides énormes que la mitraille creusait dans leurs rangs, et, quand le général Foch ordonna l'offensive terminale, en août 1918, ils eurent l'honneur d'en prendre l'initiative, et de culbuter, les premiers, l'ennemi dans la région de la Somme.

Au feu, depuis le premier jusqu'au dernier jour de la guerre, les Anglais sont le peuple qui, solidairement avec la France, a le plus directement concouru à la défaite de l'Allemagne, sur terre.

Ils ont, en outre : maintenu libre le canal de Suez ; purgé les mers de tous les navires d'escadre allemands ; battu la flotte allemande au Jutland ; organisé le blocus de l'Allemagne, qui n'a pas contribué à l'écroulement de celle-ci moins que les batailles ; ingénieusement et efficacement lutté contre ses sous-marins ; protégé, par des escortes, les convois maritimes de troupes et de

marchandises ; permis aux alliés de s'approvisionner, sous toutes les formes, sur tous les marchés du monde.

Enfin, en Mésopotamie, en Palestine, en Syrie, l'Angleterre fut le principal artisan de la chute de l'empire ottoman.

Honneur donc et reconnaissance aux Anglais qui, de tant de manières différentes, ont combattu pour la civilisation ! Honneur et reconnaissance aux centaines de mille de soldats britanniques, canadiens, australiens, néo-zélandais, sud-africains et indiens, qui, comme le rappelait récemment l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, « dorment leur dernier sommeil parmi les fleurs de France, après avoir donné leur vie pour la défense du sol français et pour la défense de la liberté du monde ! »



Honneur et reconnaissance aussi aux Russes qui, tant qu'ils ont suivi la direction de l'homme d'honneur irréprochable qu'était Nicolas II, ont rendu les plus grands services à la cause commune et se sont, avec tant d'abnégation, fait tuer pour elle !

Empressée de venir en aide à la France, son alliée, et d'obliger l'ennemi à détourner d'elle une notable partie de ses forces, la Russie entra résolument en campagne, dès le 15 août 1914, avant même d'avoir achevé sa mobilisation ; elle se déversa comme un flot sur la Prusse orientale jusqu'aux environs de Kœnigsberg.

Surprise, effrayée, l'Allemagne prit hâtivement ses mesures pour arrêter cette inondation menaçante ; elle infligea aux Russes le désastre de Tannenberg, dû à la ruse d'Hindenburg, mais aussi, sans doute, à la

retraite précipitée du général de cavalerie *Rennenkamp* qui devait plus tard trahir sa patrie.

L'offensive russe donna de meilleurs résultats dans le sud ; elle aboutit à l'occupation de la Galicie, à la conquête des Carpathes, à l'invasion de la Hongrie, et mit l'Autriche en tel danger que les Allemands durent accourir à son secours.

La Russie attirait ainsi sur elle toute l'armée autrichienne et de nombreuses divisions allemandes.

Malheureusement, elle ne put soutenir son effort. La mauvaise organisation de ses services d'arrière, les difficultés de sa mobilisation et de son ravitaillement en vivres et matériel, l'incurie et la corruption de son administration, la suppression de ses communications par l'intermédiaire de la mer Noire et la mer Baltique, ne lui permirent pas, une fois encore, de conserver les avantages qu'elle avait chèrement acquis. Tout en combattant intrépidement, ses armées durent reculer, reculer, jusque derrière le Dniester, derrière les marais de Prinsk et laisser envahir la Pologne et la Lithuanie en détruisant tout derrière elles.

L'armée russe se réorganisa cependant ; elle obtint, soit des usines nationales, soit du dehors, par les ports d'Arkhangel et de Wladivostock, les munitions et l'artillerie nécessaires, et, au mois de juin 1916, tandis que le grand duc Nicolas maîtrisait les Turcs en Arménie, son général en chef Broussilof prit une offensive tellement vigoureuse qu'en quelques mois il avança d'une centaine de kilomètres, rebondit jusqu'au pied des Carpathes, et porta des coups mortels à l'armée autrichienne, en lui capturant plus de 400.000 hommes et tout le matériel de guerre qui les accompagnait.

Mais, en mars 1917, la révolution éclata. Le gouvernement impérial céda la place au régime représentatif, et, enthousiastes d'une absurdité habilement propagée

et entretenue par des émissaires allemands, les naïfs moujicks crurent que la guerre n'avait plus de raison d'être ; ils fraternisèrent avec l'ennemi, le laissèrent avancer librement jusqu'en Courlande, désertèrent leurs postes et rentrèrent dans leurs foyers. Vainement Kerensky, Broussilof, Kornilof, tentèrent de réagir contre cette anarchie putride et momentanément y parvinrent. La décomposition de l'armée russe était incurable, et, quand les bolchevistes s'emparèrent du pouvoir, ils s'empressèrent de négocier et de conclure avec l'Allemagne une paix séparée, qui constituait plutôt une spoliation déshonorante pour les deux parties contractantes.

L'alliance française, que, malgré les perfidies de son entourage, l'infortuné Nicolas II avait toujours, fidèlement et loyalement respectée, fut cyniquement répudiée et la Russie agonisante n'inspira plus aucun souci militaire à l'Allemagne.



Le Japon, au contraire, ne cessa pas un instant d'être fidèle à son alliance avec l'Angleterre.

Il se chargea de la police des mers en Extrême-Orient. Par le siège et la ruine de la forteresse de Kiao-Tchéou, il anéantit la puissance coloniale de l'Allemagne, en Chine. Enfin, il participa, la guerre durant, à toutes sortes d'opérations maritimes, particulièrement au ravitaillement de la Russie.



Aux côtés de ces nations, Serbie, Belgique, Angleterre, Russie et Japon, qui furent, dès la première heure, les alliées naturelles et dévouées de la France, vinrent ensuite successivement se ranger d'autres peu-

ples qui, tout en se ralliant spontanément au drapeau menacé de la civilisation générale, furent aussi mûs par des aspirations particulières qu'il leur parut alors opportun de satisfaire. Car, loin de concourir à la justification du stupide dessein d'asservir les nations que l'Allemagne avait nourri, la guerre provoqua bientôt le réveil et l'explosion de tous les sentiments nationaux jusque là comprimés.

Tel fut le cas en Italie, en Roumanie et en Grèce.

Par suite de l'intervention de ces dernières puissances, la guerre devint vraiment européenne. A l'exception de l'Espagne, de la Suisse, de la Hollande et des pays Scandinaves, tous les États d'Europe y prirent part.



L'Italie a, d'abord, rendu aux alliés le service inoubliable de reconnaître et de déclarer que le *casus fœderis*, prévu dans son traité d'aillance défensive avec l'Allemagne et l'Autriche, était inopérant dans l'occurrence, parce que ces deux nations avaient pris l'initiative de la guerre, d'ailleurs sans la consulter ni même l'informer ; elle a, de la sorte, contribué à caractériser la moralité de cette guerre et, en fait, libéré toutes les troupes françaises affectées à la garde de la frontière des Alpes.

Puis, l'Italie demeura dans une expectative bienveillante à l'égard de la France ; mais la sympathie populaire que suscitèrent envers nous, d'une part, les fils de Garibaldi et les légions de volontaires qu'ils amenèrent en Argonne, de l'autre, la propagande enflammée du poète d'Annunzio, enfin la perspective de délivrer les italiens de Trente et de Trieste, encore assujettis à l'Autriche, la déterminèrent à déclarer la guerre à cette dernière, en mai 1915.

Elle contraignit ainsi l'Autriche, affaiblie déjà par les Russes et les Serbes, à lui opposer de fortes armées auxquelles elle commença par infliger de sanglants revers.

Son front subit ensuite quelques fluctuations ; mais, malgré les difficultés inouïes que lui opposa la grande élévation des montagnes dans lesquelles elle opérait, elle progressa jusqu'à la fin de 1916, et, constatant la présence, dans l'armée autrichienne, de contingents de l'Allemagne, elle déclara la guerre à cette dernière.

Obligée d'attendre un matériel approprié, l'armée italienne ne reprit sa marche en avant qu'au printemps de l'année suivante ; elle la poursuivit victorieusement jusqu'au mois de septembre.

Mais alors, attaqués par d'énormes masses austro-allemandes, infectés des ferments défaittistes ou pacifistes, quelques-uns de ses corps ternirent subitement leur gloire en refusant de combattre, jetant leurs armes, livrant leurs positions et laissant, à Caporetto, 200.000 des leurs entre les mains de l'ennemi.

Ce fut avec peine que les divisions restées patriotes continrent les poursuivants, défendirent pied à pied le territoire national et, réconfortés par des détachements anglo-français accourus à leur aide, arrêtaient les envahisseurs sur la Piave, aux portes de Venise.

Le front se stabilisa sur ces positions d'arrêt jusqu'à la fin d'octobre 1918, où l'armée italienne réorganisée, régénérée, animée par le même patriotisme qu'à l'origine, reprit l'offensive conformément aux instructions du maréchal Foch.

Un mois lui suffit pour reconquérir la Vénétie, le Trentin, porter le coup de grâce à l'armée autrichienne et contraindre l'Autriche à capituler.

La Roumanie n'entra dans la mêlée qu'au cours de l'été de 1916, pour seconder la Russie et délivrer les Roumains de Transylvanie du joug des Magyars ; elle y parvint, d'abord, sans trop de difficultés, et fut accueillie comme libératrice dans la portion de la Hongrie qu'elle envahit. Mais, croyant trouver, dans cette riche contrée, d'abondantes ressources en pétrole et en froment, animés par l'espoir de s'ouvrir, en la subjuguant, la route d'Odessa, les Allemands réunirent contre la Roumanie des forces supérieures, et, assistés des Bulgares, ils lui infligèrent un traitement d'autant plus impitoyable qu'elle fut complètement délaissée par la Russie, dont le concours lui avait cependant été solennellement promis.

Néanmoins, la Roumanie tint opiniâtement tête à l'ennemi ; elle lui infligea même quelques graves échecs ; mais la désertion en masse des Russes, consécutive à la Révolution, la laissèrent définitivement seule aux prises avec un adversaire qui n'avait plus qu'elle à combattre sur le front oriental et, hors d'haleine, elle dut subir la loi implacable que celui-ci lui imposa, à Bucarest, le 6 mai 1918.



La Grèce, dont le roi Constantin, beau-frère de Guillaume II, s'était parjuré en ne faisant pas honneur à son traité d'alliance avec la Serbie et en laissant écraser celle-ci sans la seconder, n'osa cependant pas, devant l'insistance de son grand homme d'Etat, Venizelos, refuser asile au corps expéditionnaire franco anglais des Dardanelles, quand on décida de mettre fin à la tentative infructueuse que celui-ci poursuivait.

Ces troupes s'établirent à Salonique qui devint bientôt le centre d'un vaste camp retranché et une base

solide d'opérations contre les Turcs et les Bulgares, surtout quand Venizelos s'y transporta lui-même et y installa un foyer patriotique.

Un nouveau front, sur lequel les Anglais, les Français, les Italiens et les Serbes se trouvaient côte à côte, fut de la sorte constitué en Macédoine ; mais pour que les Grecs y prissent régulièrement place, en qualité d'alliés des Serbes, il fallut que le perfide roi Constantin fut déposé, expulsé, et qu'un gouvernement national, digne de ce nom, se constituât à Athènes avec Venizelos pour chef.

C'est sur ce front, cependant, que retentit, à l'automne de 1918, le premier glas de l'agonie des criminels auteurs de la guerre de 1914 et de leurs complices : car, lorsque toutes les troupes alliées qui le composaient s'ébranlèrent, elles balayèrent si rapidement tous les obstacles qu'en l'espace d'un mois elles atteignirent le bord du Danube et contraignirent la Bulgarie à capituler presque sans conditions. Par voie de conséquence, la capitulation de l'Autriche, battue par l'Italie dans le Trentin, celle de la Turquie, battue par les Anglo-Français, en Asie, suivait aussitôt et la chute de l'Allemagne elle-même devenait inévitable.

*
* *

Toutefois, malgré la dispersion des champs de bataille, dont nous venons d'opérer le dénombrement général, malgré leur répartition sur tout le pourtour des empires centraux et des repaires de leurs acolytes, la France resta toujours, depuis le début de la guerre jusqu'à la fin, l'objectif fixe de l'Allemagne. Souvent même, c'est pour avoir la faculté de reporter sur elle le maximum de ses forces disponibles, qu'elle entreprit de mettre ses autres adversaires hors de combat.

Sur ce front, la lutte ne subit aucune interrup-

tion pendant quatre ans ; pas un jour, pas une heure, pas un instant ne s'écoulèrent sans que le sang de centaines de victimes y fut répandu.

En effet, la France était l'obstacle principal de la politique pangermaniste ; c'était la citadelle de l'esprit opposé ; c'est contre elle que la guerre était, en principe, dirigée. C'est donc sur elle que l'Allemagne concentra constamment toute son attention, toute son énergie ; c'est elle qui reçut ses plus terribles coups. Pour elle, la guerre fut une guerre implacable, une guerre de dévastation, autant qu'une opération militaire, et ses cultures, ses usines, ses habitations, son sol et son sous-sol, ses villes et leurs monuments furent l'objet systématique de la destruction préméditée de l'ennemi.

Sans forfanterie, sans jactance, avec un austère enthousiasme, inspiré par l'espoir d'écarter pour jamais, d'elle et de l'Europe, le fléau de la paix armée dont l'Allemagne était la cause, la France effectua sa mobilisation.

Et ce fut la ruée patriotique aux frontières, ruée téméraire, presque folle, visage et poitrine découverts, contre l'infanterie et contre les mitrailleuses ennemies, habilement dissimulées, au cours de laquelle la fleur du pays fut fauchée.

Accablés par la masse allemande, après quatre jours de résistance acharnée, à Charleroi et dans les Ardennes, nous dûmes nous replier pour éviter un désastre, attendre l'arrivée des réserves et regrouper nos forces dans des conditions meilleures.

Mais l'admirable patriotisme de nos superbes soldats ne fut découragé, ni par cet insuccès primitif, ni par cette retraite rapide d'une dizaine de jours, interrompue seulement par des combats d'arrière-garde, ni par l'invasion, ni par l'abandon momentané de la capitale

par le gouvernement ; et quand, le 5 septembre, le généralissime donna l'ordre de reprendre l'offensive et de « se faire tuer sur place plutôt que de reculer », ce fut avec le même intrépide élan que, pendant sept jours continus, l'armée française combattit.

Sa volonté de vaincre ou de mourir est bien caractérisée : par l'ordre du général Foch, de culbuter la garde prussienne dans les marais de Saint-Gond et par le télégramme qu'il adressa au général Joffre pour lui dire : « Je suis enfoncé sur ma droite ; je suis enfoncé sur ma gauche ; je fonce au milieu » ; par le trait de génie du général Galiéni, qui, réquisitionnant tous les auto-taxis de Paris, jeta soudainement l'armée improvisée du général Manoury sur le flanc droit, découvert, des Allemands, et qui, par cette manœuvre audacieuse, mit en péril tout le front ennemi ; par les lettres enfin de tous ces soldats valeureux exprimant à leurs familles des sentiments analogues à ceux du fils du député Simyan et disant : « Si la France est victorieuse, je ne veux pas qu'on porte mon deuil. »

Et ce fut la première victoire de la Marne, suivie de la poursuite de l'ennemi en retraite jusque sur la rive droite de l'Aisne, jusqu'en Champagne et en Argonne, jusqu'à la Somme, jusqu'aux collines de Picardie et de l'Artois, jusque dans les Flandres, jusqu'à l'Yser et aux dunes de Nieuport. Car, vainement, il tenta de reprendre l'offensive, d'abord, de nous déborder, ensuite, et, dans cette manœuvre accélérée qu'on a nommée « la course à la mer, » d'atteindre, avant nous, la mer du Nord, afin de contrarier le débarquement des Anglais.

Conjointement avec ceux-ci, de nouvelles armées françaises, prenant position contre l'aile mobile allemande, à mesure qu'elle s'étirait, l'immobilisèrent finalement, sur toute sa longueur, depuis Noyon jusqu'à Nieuport.

Alors, chacun des adversaires reconnut l'impossibilité d'obtenir la décision rapide, escomptée dans les études théoriques antérieures. La guerre changea de physionomie ; elle se transforma en guerre de position et revêtit l'aspect d'une guerre de siège sur des retranchements de campagne, d'abord improvisés, mais progressivement perfectionnés au point de devenir infranchissables de part et d'autre.

Dans ce nouvel état des choses, on constata que ce peuple français, réputé, par de mauvais juges, le plus léger de la terre, pouvait, quand les circonstances l'exigeaient, faire preuve de l'opiniâtreté la plus indomptable.

Obligés de recourir à une tactique absolument contraire à leur instruction militaire, condamnés à une vie sédentaire et souterraine, soumis à des conditions d'existence très pénibles, qui n'avaient pas été prévues et pour lesquelles on n'avait rien préparé, nos soldats ne fléchirent pas. Exilés dans la nature déserte, exposés à toutes les intempéries du jour et des saisons, primitivement dépourvus d'abris et de vêtements convenables, manquant souvent de nourriture reconfortante, constamment aux aguets, sans cesse menacés par les attaques astucieuses de l'ennemi, par la fusillade, par les projectiles de l'artillerie et des avions, par l'invention diabolique des liquides enflammés et des gaz toxiques, privés de toute sécurité pendant la veille et pendant le sommeil, ils conservèrent leur bonne humeur et leur foi dans le succès. Le plaisir de voir le *boche* réduit à l'impuissance et de l'empêcher de passer les consolait de toutes leurs misères.

Cette lutte des tranchées, obscure, douloureuse, permanente, contre les éléments et contre les hommes, ne fut ni moins tragique, ni moins meurtrière que

celle des grandes batailles ; son souvenir est aussi poignant.

Quant à moi, chaque fois que, depuis la guerre, j'ai visité ou traversé l'ancien front, je n'ai jamais pu me défendre d'une émotion vive et profonde en songeant que c'est grâce à cet étroit fossé, de 700 kilomètres de long, rempli d'hommes toujours prêts à bondir sur l'agresseur, que ce dernier a été tenu en respect pendant quatre années, que le reste de la France a été préservé des horreurs de l'invasion, et que les intérêts généraux de l'Humanité l'ont emporté sur les appétits d'une nation de proie.

Tandis que, sur le revers de ce fossé, les Allemands s'enterraient et s'organisaient formidablement pour se mettre à l'abri de toutes les surprises, nous prenions, de notre côté, nos dispositions pour une offensive énergique, destinée à les expulser de leurs tanières.

Dans ce but, il fallut d'abord s'emparer, en maints endroits, de positions culminantes sur lesquelles ils s'étaient installés et qui leur permettaient de dépister et de gêner tous nos mouvements. Tel fut le résultat d'actions très brillantes, mais très périlleuses et très sanglantes, auxquelles on a donné le nom pittoresque de « conquête des Belvédères ». Ces actions eurent pour théâtre : Notre-Dame-de-Lorette, Souchez et Carency, en Artois ; le fort de Beauséjour, en Champagne ; Vauquois, en Argonne ; les Eparges, sur les Hauts-de-Meuse ; l'Hartmanvillerkopf, en Alsace.

Lorsque ces opérations préalables furent terminées, le haut commandement prépara une importante offensive sur les résultats de laquelle il fondait de vastes espérances que l'armée et la France entière partagerent. Cette offensive eut lieu, en Champagne et en Artois, à la fin de Septembre 1915 ; mais ses succès

furent seulement partiels. Le front ennemi fut repoussé de quelques kilomètres sur les secteurs attaqués ; il ne fut pas brisé.

Il fallut se résigner à industrialiser la guerre. On prit pour mot d'ordre : « des canons, des munitions ». On fit revenir des camps tous les ouvriers qualifiés. On rouvrit les usines ; on en créa de nouvelles. On fit appel à la main-d'œuvre féminine et l'on fabriqua du matériel de guerre avec la même sollicitude fiévreuse qu'on pourvut à tous les autres besoins des effectifs et à leur renouvellement.

Malheureusement, dans ce nouveau genre de lutte, les Allemands bénéficièrent encore de leur méthodique préparation à la guerre et de l'adaptation de leurs usines à cette industrie nationale ; ils accumulèrent devant Verdun, considérée par eux comme la pierre angulaire du front français, un si colossal amas d'artillerie et d'hommes que, quand ils attaquèrent ce camp retranché, en Février 1916, leur choc renversa tout obstacle. Malgré des prodiges d'héroïsme, les défenses avancées, le fort de Douaumont, puis celui de Vaux, furent successivement emportés et l'alarme devint générale en France et dans tous les pays alliés. Mais la volonté de résistance de ceux ci ne céda pas ; ils mirent toutes leurs ressources en œuvre pour rendre vains les avantages obtenus par l'ennemi, et, après six mois d'une bataille continuelle, passionnément suivie par le monde entier, les troupes françaises reprirent possession des ruines des forts et du terrain perdu, labouré par les obus, dont la conquête passagère coûta 500.000 hommes aux Allemands.

Ce résultat fut favorisé par d'autres offensives franco-anglaises, locales mais heureuses, en Picardie et dans

la Somme, en Juillet et Septembre 1916. La perspective du retour de ces dernières offensives et le martèlement continu de son front par l'armée anglaise, inquiétèrent tellement l'ennemi que, bien qu'il fut parvenu à nous contenir, il jugea prudent d'opérer dans ces contrées, au printemps de 1917, un recul de plusieurs kilomètres, auquel il donna le nom fallacieux de recul stratégique, et de se transporter sur des positions moins chancelantes.

Ce recul, et d'autres renseignements sur la désorganisation naissante de l'armée allemande, incitèrent notre haut commandement à l'offensive générale du 16 Avril 1917 sur tout le front compris entre Arras et le secteur de Reims. Elle débuta sous les plus heureux auspices ; mais elle fut soudainement arrêtée, non pas, dit le général Mangin, à la suite d'aucun ordre formel, mais parce que « les entraves dont elle était ligottée rendirent sa continuation impossible ».

La raison de cette influence exercée par la politique sur les opérations militaires est encore controversée. On l'a justifiée par des sentiments d'humanité très honorables et par la crainte que l'énormité des sacrifices, déjà faits et nécessaires encore, ne produisit pas le résultat espéré. Toutefois, le général Foch a formulé cet avis que, résolument poursuivie, cette offensive aurait probablement fait cesser la guerre dix-huit mois plus tôt.

De toute manière, cette mésaventure fut suivie d'une crise de pessimisme qui dura jusqu'à l'avènement de Clémenceau au pouvoir et, depuis ce moment jusqu'au printemps de 1918, il n'y eut plus que des actions locales, brillantes, mais coûteuses, qui ne déterminèrent qu'une progression lente.

Ainsi la guerre languissait ; elle semblait ne devoir se terminer que par l'épuisement lent, quoique inévi-

table, de l'Allemagne ; mais deux événements d'une importance extrême, survenus au cours de l'année 1917, modifièrent complètement la physionomie qu'elle présentait depuis la fin de 1915 et lui rendirent une activité inattendue. Ces deux événements furent la Révolution russe et l'intervention des Etats-Unis.



L'ineptie, la lâcheté, la complicité peut-être du gouvernement bolcheviste russe, ayant libéré les armées allemandes massées sur le front oriental, ces armées furent transportées sur le front français où l'ennemi acquit une grande supériorité numérique. Il l'utilisa pour tenter de reprendre sa marche initiale sur Paris. Dans ce but, il s'efforça de démoraliser la capitale, en multipliant les raids nocturnes de ses aviateurs sur elle, en la bombardant à l'aide de pièces d'artillerie à très longue portée et, surtout, en désarticulant le front anglo-français, mal soudé dans la vallée de l'Oise où il venait de subir des remaniements.

Ce dessein fut, un moment, près de la réalisation.

Attaquant sur une étendue de 80 kilomètres, entre l'Oise et la Somme, avec des forces énormes, les Allemands surprirent l'armée anglaise, nouvellement installée sur ces positions et encore peu familiarisée avec elles ; elle la contraignit à une retraite précipitée, au cours de laquelle sa liaison avec l'armée française fut, un instant, perdue.

En quelques jours, notre ligne de défense était ramenée en arrière de celle qu'Hindenburg avait été contraint d'abandonner, un an auparavant.

Paris était réellement menacé. La situation devenait des plus critiques. Son issue désavantageuse fut heu-

reusement conjurée : par une armée française, organisée à la hâte, qui obstrua la voie de pénétration qui venait de s'ouvrir ; par la constitution de l'unité du commandement, avec ses conséquences jusque là fâcheusement différées, l'unité d'action sur l'unité de front ; enfin par l'offre généreuse que l'armée américaine, encore en formation, fit au général Foch, à qui, d'une voix unanime, le commandement unique venait d'être confié, de prêter immédiatement son concours aux Alliés.

Le danger ne fut cependant que déplacé.

Arrêtés sur l'Oise, mais impatients d'aboutir, les Allemands reportèrent leurs furieuses attaques sur la Somme, dans la direction d'Amiens, puis vers le Nord, dans la direction de Calais. Grâce à l'emploi des gaz asphyxiants, des liquides enflammés, et à des sacrifices démesurés d'hommes, ils purent se flatter de nouveaux succès locaux importants ; mais ils n'obtinrent pas la décision qu'ils cherchaient désespérément, en frappant des coups inspirés par la brutalité bien plus que par le génie.

Ils furent plus favorisés dans leur tentative de percée entre Reims et Soissons, au mois de Mai. Leur surprise du Chemin des Dames fut, pour les Alliés, la cause d'un douloureux recul, grâce auquel les assaillants s'avancèrent jusque devant Compiègne, Villers-Cotterets, Château-Thierry et la Marne, à 60 kilomètres de Paris, dont l'évacuation par le gouvernement dut être envisagée et préparée.

Mais, une fois de plus, leur élan de taureau furieux fut brisé par l'héroïsme des troupes anglaises, françaises, italiennes et américaines, conjuguées.

Les dernières, en particulier, apparaissant pour la première fois sur les terribles champs de bataille de cette guerre gigantesque, tinrent, à Château-

Thierry, si superbement, leurs positions que les hordes allemandes ne purent s'emparer que de la moitié de la ville, située sur la rive droite de la Marne ; les Américains restèrent maîtres de la position de la rive gauche.

Sinistre présage ! Car, précisément, c'est dans le but d'anéantir le front anglo-français, avant l'entrée en ligne de l'armée américaine, que, depuis plus de deux mois, les Allemands dépensaient tous leurs efforts, toutes leurs ressources, toute leur capacité stratégique, et frappaient obstinément à l'aventure, depuis la mer jusqu'à Reims.

* * *

Les Américains s'engagèrent les derniers dans la guerre ; mais ils le firent avec une telle puissance morale et matérielle qu'ils achevèrent de lui donner son caractère de guerre civilisatrice et influèrent irrésistiblement sur son sort et sur sa répercussion historique.

Leur intervention fut, en effet, motivée par une haute sagesse politique et par un noble idéal chevaleresque.

Après avoir observé une neutralité mal définie, puis caressé l'espoir de devenir l'arbitre des belligérants, comme son illustre prédécesseur Roosevelt, dans la guerre russo-japonaise, le président Wilson dut reconnaître que les violations des lois de la guerre, journellement commises par l'Allemagne, soulevaient l'indignation universelle et des problèmes à la solution desquels toutes les nations se trouvaient intéressées ; il l'avertit donc, dès 1916, que le torpillage des navires transportant des passagers, des navires hôpitaux et des bateaux de commerce, portant pavillon neutre, constituaient des actes contraires à l'immunité des non-combattants et aux principes d'humanité ; leur continuation,

ajoutait-il, entraînerait fatalement la rupture de ses relations diplomatiques avec les Etats-Unis.

Un instant intimidée par ce solennel rappel au respect du droit des gens, l'Allemagne, qui célébrait tous ces crimes comme des hauts faits, les restreignit ; mais, au mois de janvier 1917, perdant toute retenue, elle informa cyniquement le monde stupéfait qu'elle allait désormais organiser le blocus de ses ennemis à sa manière, en pratiquant la guerre sous-marine sans ménagements et en torpillant sans avertissement tout navire, de quelque origine qu'il fût, en relations avec les puissances qui la combattaient.

Aussitôt, le président Wilson rappelait l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin et, le 2 avril 1917, à la suite du torpillage de plusieurs navires américains, le Congrès déclarait la guerre à l'Allemagne pour sauvegarder à la fois les droits de la nation, ceux de la liberté des peuples et ceux de l'Humanité.

Les Etats Unis se dressaient ainsi contre l'Allemagne comme exécuteurs de la justice du monde civilisé, et c'est imbus de ce sentiment que leurs contingents, journellement grossis, débarquèrent en France sans interruption, à partir du mois de juin 1917.

En outre, ces contingents étaient animés par une sympathie particulière pour la France. Car, à son arrivée à Paris, le premier acte de leur général en chef, Perkins, fut de se rendre sur la tombe de La Fayette et d'adresser, en leur nom, à celui qu'elle renferme, ce laconique hommage que Clémenceau considéra légitimement comme le plus beau de tous les discours prononcés pendant la guerre : « La Fayette, nous voilà ! »

Au moment où les Allemands cherchaient à nous culbuter avant que les Américains pussent renforcer nos lignes, ceux-ci arrivaient en France au nombre de

200.000 et 300.000 par mois ; ils étaient déjà près de deux millions sur notre sol et deux autres millions, destinés à les suivre, s'équipaient et s'instruisaient de l'autre côté de l'Atlantique.

*
* *
*

En attendant cette avalanche de forces intactes, la France, quoique anxieuse depuis que le front présentait de graves fléchissements, envisageait avec confiance la perspective de succès prochains et le généralissime épiait le moment propice à l'entrée en scène de ces puissants renforts.

L'ennemi lui-même lui offrit les moyens de les utiliser.

Une offensive suprême qu'il tenta, en Champagne, le 14 juillet 1918, ayant été stérilisée par notre habile prévoyance, le général Foch le fit immédiatement contre-attaquer et, en moins de 15 jours, il le contraignit à évacuer tout le terrain que la surprise du Chemin des Dames lui avait livré.

Ce fut la seconde victoire de la Marne et le commencement de la débâcle allemande.

Dès lors, recourant à une nouvelle tactique et à une nouvelle stratégie, le général Foch ne laissa pour ainsi dire plus un jour de répit aux Allemands ; il les fit constamment harceler, tantôt par les Anglais, tantôt par les Américains, tantôt par les troupes françaises, sans insister dès qu'ils réagissaient, de manière qu'ils fussent perpétuellement indécis sur le lieu où leurs réserves devaient être dirigées.

Cette manœuvre savante fut couronnée de succès au point qu'à la fin du mois d'août, les Allemands se retirèrent derrière leurs derniers retranchements auxquels ils avaient donné le nom fétichique de ligne Hinden-

bourg, et qu'ils représentaient comme une muraille magique.

Foch fit cependant aborder et franchir cette ligne redoutable par toutes les armées alliées qui l'assaillirent avec une énergie irrésistible, depuis Saint-Mihiel et l'Argonne, où les Américains firent de nouveaux prodiges de valeur, jusqu'à la mer, où les Belges, délirants d'enthousiasme, s'ébranlèrent enfin et commencèrent à chasser l'envahisseur devant eux.

Au commencement d'octobre, les Allemands étaient aux abois sur le front occidental et, quand l'offensive générale débuta, le 8 de ce mois, ils battirent partout en retraite. Pour ralentir leur débâcle, ils tentèrent, en novembre, une dernière résistance sur la Sambre; mais ce fut leur dernière convulsion.

Chassés de toutes leurs positions fortifiées, poursuivis sans relâche, obligés de combattre en rase campagne, menacés d'un immense désastre par une armée franco-américaine de 600.000 hommes, massée en Lorraine, et à qui l'ordre de marcher sur Sarrebruck, pour leur couper la retraite sur le Rhin, allait être donné, ils étaient à notre merci et le reconnurent avec terreur.

Alors, épuisé, démoralisé, vaincu, « le peuple des Seigneurs », pour qui la guerre était, au début, « fraîche et joyeuse », et qui avait pris les armes, en 1914, pour la conquête de l'Europe et la domination du monde, cria grâce; il sollicita un armistice, qui lui fut accordé par raison d'humanité et souscrivit à toutes ses conditions, sans discussion.

* * *

Ce fut, cette fois, la victoire indéniable, et, à défaut d'une paix loyalement acceptée, la fin des carnages qui désolaient la terre depuis 1360 jours.

On put alors établir le compte des sacrifices humains que la mégalomanie sanguinaire d'un gouvernement et d'un peuple avait coûtés à l'Humanité ; il s'élevait à 1.400.000 Français, 800.000 Anglais, 600.000 Italiens, 4.000.000 de Russes, 80.000 Américains, 3.000.000 d'Austro-Allemands, et à un nombre que je ne saurais préciser de Serbes, de Roumains, de Bulgares et de Turcs, soit au total à plus de 10.000.000 de morts, auxquels il convient d'ajouter un nombre très supérieur de mutilés ou de blessés dont beaucoup ont ultérieurement succombé et succombent encore journellement.

Et, dans ce dénombrement effroyable, toutes les victimes civiles de la guerre ne sont pas comprises, par exemple : les 4.000 belges qui, sous le prétexte mensonger de relations avec les Alliés, furent exécutés sommairement, par ordre du cruel gouverneur Von Bissing, nouveau duc d'Albe, chargé d'organiser le terrorisme en Belgique ; les vieillards, les femmes, les enfants, massacrés par l'armée allemande en marche ; tous ceux et celles qui furent impitoyablement arrachés, la nuit, des bras de leurs familles en larmes, déportés en Allemagne, ignominieusement traités, et qui sont morts en captivité ; tous ceux que les bombardements par avions, zeppelins ou grosses pièces, les privations et les misères, trop longtemps infligées, ont fait périr ; les infirmières frappées à leur poste, comme des soldats au combat, ou froidement assassinées, comme Miss Edith Cavell ; tous ceux qui, dans les usines de guerre, ont été victimes d'accidents, en travaillant obscurément pour la défense nationale ; tous les fonctionnaires civils qui payèrent de leur vie leur résistance inflexible aux réquisitions injustifiées de l'ennemi.

Tous ceux-là méritent également nos souvenirs émus et notre pieuse reconnaissance.

Mais, en commémorant tous ses deuils, la France a encore le devoir de se rappeler que des millions d'hommes, de toutes nationalités et de toutes races, sont venus combattre et mourir pour elle.

André Tardieu l'a très justement dit : « Personne, sans la France, n'aurait vaincu. Mais la France, sans les autres, n'aurait pas vaincu non plus ».

Elle n'aurait pas vaincu, notamment, sans les Serbes, les Belges, les Anglais, les Russes, les Italiens, les Américains ; elle n'aurait pas vaincu sans ses loyales et admirables troupes coloniales, Algériennes, Tunisiennes, Marocaines, Sénégalaises, Malgaches et Annamites, qui, dans maintes occasions, ont infligé de si cruelles leçons de respect à l'ennemi qui affectait de les mépriser.

Sa cause a même revêtu, aux yeux de quelques-unes d'entre elles, les troupes musulmanes en particulier, un caractère plus que sacré, puisqu'elles lui sont restées inébranlablement attachées, malgré la proclamation de la guerre sainte par leur souverain religieux nominal, le sultan de l'empire ottoman.

La Société des nations, dont des esprits mal éclairés, contestent encore la possibilité et que les morts ont, de toute éternité, subjectivement constituée, a donc manifestement existé, pendant la guerre de 1914-1918, spécialement sur notre front, d'autant plus que des légions de volontaires, appartenant aux nations neutres, se sont enrôlées sous le drapeau français.

En honorant ses défenseurs, la France honore donc nécessairement tous ceux qui, dans cette guerre sans exemple, à quelque pays, à quelque race qu'ils appartiennent, sont morts à côté de ses propres enfants, pour la civilisation et les intérêts généraux de l'Humanité.

Ceux-là sont, entre tous, dignes de la vénération de

la postérité, et des hommages universels leur seront sans doute, un jour, rendus.

En attendant, mieux que les plus éloquents discours et les oraisons funèbres les plus pathétiques, la revue générale et rapide des principales scènes du grand drame historique, dont ils ont été les acteurs, permet d'apprécier la lutte gigantesque qu'ils ont soutenue, les efforts prolongés qu'ils ont faits, les services incomparables qu'ils ont rendus, l'étendue de la reconnaissance qu'ils méritent.

Leurs tombes garnissent maintenant, par centaines de mille, le front qu'ils ont si vaillamment défendu ; des cimetières militaires, pieusement entretenus, gardent leurs dépouilles, qu'on aurait dû toutes y laisser, et c'est là surtout que les hommages publics devraient leur être adressés ; car nuls lieux ne sont aussi propres à évoquer leurs images grandioses et à permettre de commémorer, en quelque sorte, objectivement avec leurs âmes.

Les combattants de 1914-1918 sont d'autant plus dignes d'admiration que la guerre exige désormais des qualités toutes nouvelles. L'ivresse de la poudre, l'entraînement collectif, l'excitation des chefs et de la musique, tout ce qui stimulait autrefois artificiellement l'héroïsme, a fait place sur terre, sur mer, et surtout dans l'air, à l'initiative individuelle, au courage muet, à la fermeté stoïque, à l'action intelligente et froidement accomplie.

Pour rendre pleinement justice à nos champions, nous devons, de plus, nous souvenir : qu'ils ont combattu contre un ennemi puissant, merveilleusement organisé, dépourvu de tous scrupules, doué de fortes qualités militaires, bravoure et esprit de discipline ; que cet ennemi marchait intrépidement à la mort, en rangs serrés, en chantant des hymnes patrio-

tiques, fanatisé par un orgueil ethnique aveugle ; et que, plusieurs fois, il a failli réussir dans l'exécution de ses ambitieux desseins.

Enfin, nous ne devons jamais oublier que les morts de 1914-1918 ont combattu pour un idéal de morale politique, de fraternité internationale, de civilisation et de paix universelles. Or, malgré leurs sublimes efforts, cet idéal n'est pas encore atteint.

Recueillons donc pieusement l'héritage de leur pensée et glorifions surtout leur mémoire en nous imprégnant de leurs leçons et en poursuivant, sans repos ni défaillance, leur œuvre régénératrice, pleinement justifiée par toute la philosophie de l'histoire et par l'évolution de l'Humanité dont Auguste Comte nous a révélé les lois fondamentales.

*
*
*

A l'issue de la cérémonie, à laquelle le discours dont le texte précède, se rapporte, une plaque commémorative, en l'honneur des positivistes français morts pendant la guerre de 1914-1918, a été inaugurée.

En voici le fac-simile :

**PIEUX SOUVENIR
DE LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE**

A

AJAM PIERRE, Lieutenant.
AUZENDE LÉON, S.-Lieut.
BAENTELI.
BODIN HENRI, Capitaine.
BRICKA HENRI.
CAHEN GEORGES.
DUSSAUZE HENRI, S.-L'.
DUTRUT, Commandant.

DE L'HARP, Commandant.
KEUFER RAYMOND.
R. DE MASSY PAUL, S.-L'.
NÉ MARCEL.
PARCOT, Commandant.
RAFLIN LOUIS.
SIMON, Commandant.
VELLY F.

MORTS

Pour la Patrie et pour l'Humanité
1914-1918

En inaugurant cette plaque, M. Corra a évoqué la mémoire de chacun de ceux dont elle porte les noms, et conclu que l'esprit, qui les animait tous, peut être caractérisé par cette belle lettre que M. Paul-Robert de Massy, engagé à 17 ans, tué le 24 juin 1915, écrivait à sa famille :

« Ne pleurez pas en lisant cette lettre. Elle vous apporte de mauvaises nouvelles. Soyez forts. Votre fils est mort pour la France.

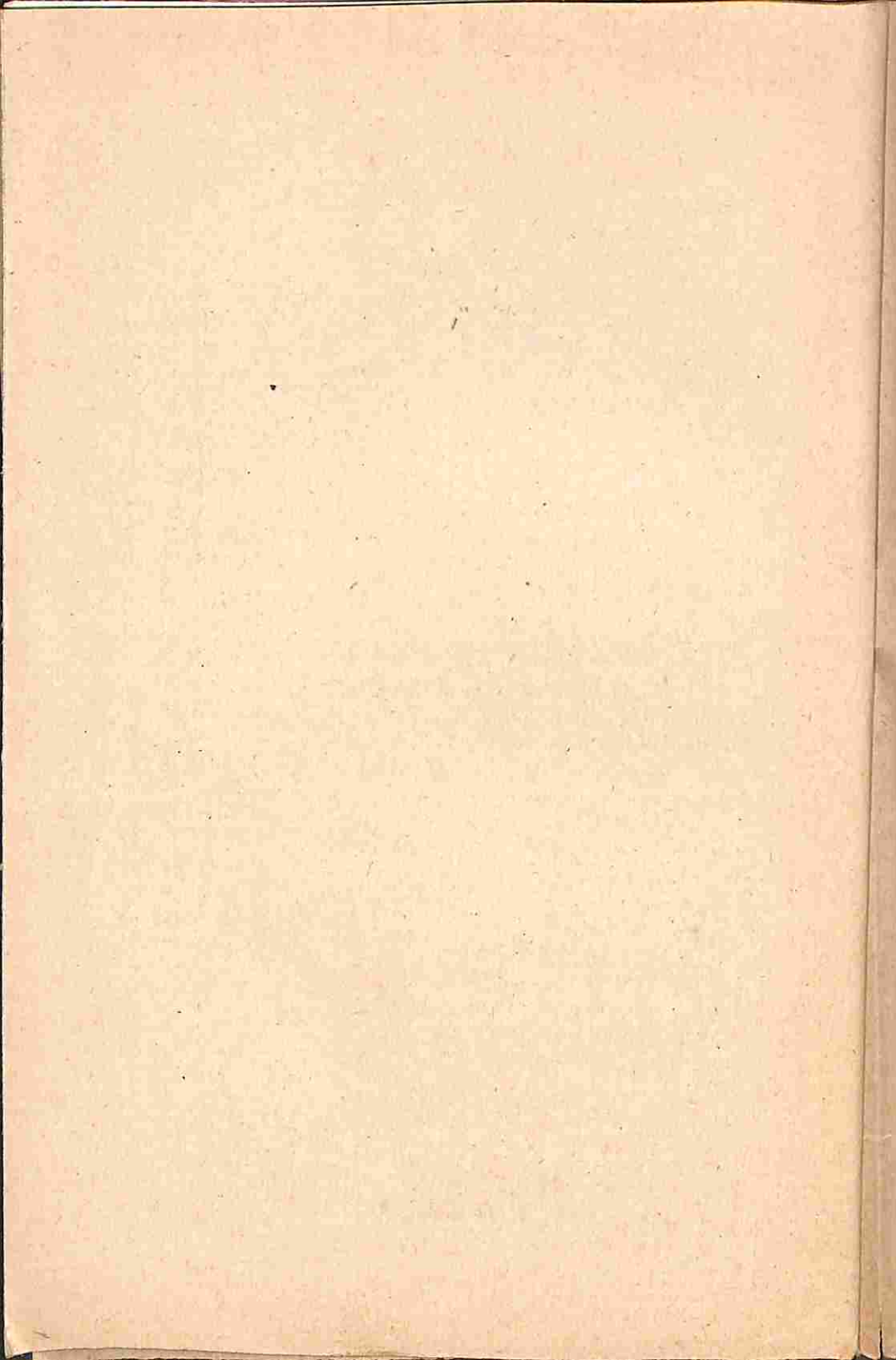
« Son seul regret est la douleur qu'il vous cause en partant. Vous m'avez permis de m'engager. Je vous en remercie pour ma Patrie.

« Adieu à tous.

« Votre PAUL. »

Cette émouvante commémoration, qui a fait couler bien des larmes silencieuses, a pris fin avec la lecture, par M. Fagnot, de l'admirable *Prière avant la Bataille*, de notre regretté confrère, le sous-lieutenant Henri Dus-sauze, publiée dans la *Revue Positiviste Internationale* du 1^{er} janvier 1916.

RIOM (PUY-DE-DÔME)
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE F. FONFRAID



OUVRAGES POSITIVISTES

du même Auteur

	PRIX
Appréciation générale du Positivisme.....	0 fr. 60
La Philosophie positive.....	0 fr. 60
Les Devoirs naturels de l'homme.....	0 fr. 60
La Morale sociale.....	0 fr. 60
La Morale primitive.....	0 fr. 60
La Morale politique.....	1 fr. »»
L'Unification du genre humain.....	1 fr. 50
Le Mariage.....	0 fr. 75
La Paternité.....	0 fr. 75
Le Sentiment filial.....	0 fr. 30
La Fraternité.....	0 fr. 30
La Domesticité.....	0 fr. 30
La Patrie.....	1 fr. »»
Gambetta.....	1 fr. »»
Hommage aux Héros de la Défense nationale.....	0 fr. 50
L'Humanité.....	1 fr. »»
Le Rôle civilisateur du Sentiment.....	0 fr. 50
Le Rôle social des Morts.....	0 fr. 75
Le Culte public de l'Humanité.....	0 fr. 25
Le Culte des Héros.....	0 fr. 75
Le Rôle social des Animaux.....	0 fr. 30
La Fête du Feu.....	1 fr. »»
La Troisième République.....	0 fr. 75
Lamarck et son Oeuvre.....	0 fr. 75
Le développement de la Solidarité pendant la Guerre	1 fr. 50
La Maladie occidentale.....	1 fr. »»
Les Enseignements philosophiques de la Guerre	1 fr. 50
Le Pouvoir Spirituel.....	3 fr. »»
L'Évolution du Culte et de la Fête des Morts.....	1 fr. »»
La Naissance du Génie d'Auguste Comte.....	1 fr. »»
L'Ère de la Sociabilité universelle.....	1 fr. 50
La Religion.....	3 fr. »»

*En vente au siège de la Société Positiviste
Rue de Seine, 54, Paris*

RIOM (PUY-DE-DÔME)

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE F. FONFRAID
